

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone: Wagram 57.44 et 57.45

Rédaction: 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone: Gut. 02.73 - 02.75 et 45.00
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

LE GÉNÉRALISSIME NIVELLE EN VISITE SUR LE FRONT ITALIEN



EN PRESENCE DU GÉNÉRAL PORRO, LE GÉNÉRAL NIVELLE DÉCORE UN HÉROS DE GORIZIA
C'est à Castelnuovo, sur le front de l'Isonzo, que le général Nivelle, au cours de sa visite aux armées italiennes, a remis des décorations françaises à des braves. Cet instantané le représente avec le général Porro, chef de l'état-major général, donnant la croix de guerre au jeune sous-lieutenant Baruzzi, l'un des héros de la prise de Gorizia.

Ayuntamiento de Madrid

FRUITS SECS!

Ces jours derniers était annoncée partout une conférence de M. Gley, professeur au Collège de France, sur l'utilisation des fruits secs.

En même temps qu'un savant distingué et réputé, M. Gley est un bon Français très attentif à tous les problèmes posés par la guerre et n'hésitant jamais, malgré ses occupations et travaux personnels, à les étudier devant le grand public pour le contraindre à y réfléchir.

D'autre part, le sujet de la causerie me semblait *a priori* du plus vif intérêt et de la plus saisissante actualité. Grave question en effet que celle des fruits secs, à l'heure où nous sommes, et du meilleur parti qu'on peut en tirer durant la guerre!

C'est pourquoi, bien que l'encombrement d'une vie toute de travail ne me laisse plus le loisir d'aller entendre des conférences, je suis m'arranger tout de même pour m'offrir celle de l'éminent professeur.

Certainement je fus intéressé au plus haut point. La conférence de M. le professeur Gley, bourrée de renseignements précis, m'apprit beaucoup de choses. Néanmoins je dois à la vérité de reconnaître que je fus surpris et, malgré tout, déçu.

M. le docteur Gley nous exposa les richesses nutritives des fruits secs, les ressources alimentaires qu'ils nous offrent, leur bienfaisance pour nos soldats excédés et parfois malades d'une nourriture trop exclusivement carnée qui finit par avoir, même pour les intestins les plus costauds et les estomacs les moins rétifs, certains graves inconvénients. Puis, à son auditoire entièrement conquis, il recommanda, avec une paternelle autorité, d'affectueusement charger en fruits secs, savoureux, nutritifs et favorables à la digestion, les paquets pour nos braves des tranchées.

Comme tout le monde, je fis mon profit de ces sages conseils. Qui n'a au moins sur le front son filleul attiré? Lorsque je calerai saucisson, conserves et tabac avec des amandes, des raisins de Corinthe et autres fruits séchés, j'aurai la satisfaction de me représenter les bienfaits hygiéniques de mes moindres envois au peuple stoïque des tranchées.

Si donc, à cette conférence, j'ai appris des choses si salutaires, pourquoi mon étonnement et ma déception?

Oh! confessons-le bien vite: c'est entièrement, exclusivement ma faute. L'éminent professeur qui, par patriotisme, met avec tant de bonne grâce et de clarté sa science au service de tous n'y est pour rien. Mais j'avais eu le tort de compliquer les choses en donnant à son titre sans arrière-pensée un sens péjoratif.

Un peu agacé quelquefois et agacé toujours par la présence de certains fruits secs en des postes où l'on s'estimerait heureux qu'ils ne fussent que prétentieux et encombrants, je m'étais imaginé que M. Gley, qui a sa parfaite liberté de jugement et de parole, nous suggérerait certains moyens pratiques, et à la portée des plus benoîts gouvernements, de les rendre inoffensifs, aussi longtemps du moins que la vie et l'avenir du pays seront en jeu.

Le fruit sec du temps de paix n'a pas, en effet, la même nocivité que durant la guerre. Aveugle, buté, systématique, convaincu de sa supériorité imaginaire et du talent qu'il s'attribue, faraud de ses titres et confit en dévotion pour tous les titres de tous les mandarins, plein de mépris pour les initiatives non diplômées et non écussonnées, il se borne à tout paralyser et à tout stériliser.

Comme il n'y a pas danger vital immédiat, on ne s'aperçoit pas de tout le mal que les fruits secs font peu à peu.

Mais que les temps deviennent tragiques: c'est alors que le fruit sec, infatué des places qu'il occupe, du rôle qu'il s'est taillé, de l'influence que notre scepticisme coupable lui a laissé prendre, sévit dans toute sa sereine mal-faisance! Les situations qu'il a conquises durant la paix ont élargi son pouvoir de nuire pendant la guerre. Et comme, à la faveur de notre apathie, il a pris autorité et prestige, ce n'est que trop tard, après une série de fautes éclatantes, qu'il pourra être débarqué, après toute une pélarade de sottises qu'il sera réduit au silence.

Jadis, on prêtait au général de Galliffet cette plaisante et terrible appréciation sur un de ses subordonnés dont il n'estimait pas les mérites

surfaits: « Inutile en temps de paix, dangereux en temps de guerre. » Ce n'est peut-être qu'une boutade, ou qu'un mot attribué à un homme célèbre pour ses raccourcis cinglants et pittoresques.

En tout cas, d'une façon générale, dans le civil aussi bien et même plus qu'ailleurs, c'est un jugement d'une profonde vérité.

Le fruit sec — c'est-à-dire le personnage qui, sans talent, a réussi à se faire reconnaître l'importance qu'il s'octroie à lui-même, et cela par le seul bluff; celui qui, parce qu'il a fait des études et passé des examens, s'estime d'intelligence haute et créatrice, mais qui, ne comprenant rien, tranche de tout; qui, sans clairvoyance et sans énergie, se laisse balloter au hasard des remous — est un péril public pendant la guerre.

Le fruit sec, stupide et dangereux malgré ses titres et son importance usurpée, sévit aussi bien en littérature, — où il vaticine avec prétention des sottises et trouble l'honnête bon sens du public — que dans l'Administration, les grandes Sociétés, etc., où il complique et décourage les bonnes volontés et les initiatives heureuses — que dans la politique — où, souvent raté de l'Armée et de la Guerre comme d'autres sont des ratés du barreau, de la médecine et des autres professions, il enseigne la stratégie avec la plus suffisante insuffisance. Des fruits secs, il en est un peu partout...

Pendant la guerre, leur emploi sans risques est un délicat problème. Quel dommage que, sous le titre attirant de sa conférence, M. Gley n'ait pas, comme nous l'espérions, étudié leur utilisation inoffensive! Il eût rassuré bien des gens et rendu service à la Patrie.

Georges LECOMTE.

Ce que l'on dit

En attendant...

M. Maurice Barrès s'est fait, avec son talent habituel, le défenseur d'une proposition qui ne peut que réunir toutes les approbations. Il s'agit d'accorder le droit de vote à toutes les femmes qui ont perdu un mari ou un père dans cette lutte héroïque qui dure depuis trente mois. Rien de plus juste, et l'on ne saurait entrer par une porte plus noble dans la voie qui finira par aboutir à donner le droit de suffrage, sans exception, à toutes les femmes.

Mais, dès maintenant, ne pourrait-on aller plus loin? Le droit de vote aux veuves et aux filles des héros tombés pour la patrie, c'est un honneur, une réparation, une consolation légitimes. Nul n'y contredira. Mais les mères qui donneront à la France une postérité, une postérité dont jamais, hélas! elle n'a eu plus besoin, ne fera-t-on rien pour elles, ne fera-t-on pas la même chose pour elles? Pourquoi pas?

Des gens, nourris évidemment des meilleures intentions, voudraient qu'on obligeât nos soldats à saluer les femmes enceintes en qui se remarquerait l'espoir d'une de ces postérités. Je ne suis pas tout à fait sûr que celles-ci se montreraient satisfaites de voir de la sorte attirer l'attention sur elles. Mais celles qui ont donné à la France de futurs électeurs, ne pourrait-on les déclarer substituées à ceux-ci jusqu'au moment où, à vingt et un ans, ils pourront exercer leur droit de suffrage? Cela même ne serait-il pas légitime? Une mère n'a-t-elle pas le droit de dire: « J'ai enfanté des garçons qui plus tard porteront les armes, plus tard seront peut-être sommés de verser leur sang pour le pays. Il est juste, par conséquent, que je sache dans quelles routes vous menez ce pays, et où vous le conduisez. Personne n'est plus intéressé que moi à son avenir. »

J'ajouterais donc à la proposition de M. Barrès celle-ci: « Toute mère disposera d'un suffrage à toutes les élections tant que son dernier enfant mâle n'aura pas atteint la majorité légale. »

Pierre MILLE.

Quand il neige, tout le monde n'a pas le magnifique dévouement du collaborateur d'Excelsior qui a balayé Paris, avant-hier. Les gens sont si égoïstes! Mais passons. Quand il neige, il est un spectacle qui crève le cœur des amis des bêtes: ce sont les chutes lamentables de la plus belle conquête de l'homme.

Les chevaux de Paris font pitié! Ils tombent, après avoir glissé comme des gens qui apprennent à patiner. Quand ils sont tombés, ils empêchent les tramways d'avancer, ce qui empêche les Parisiens d'arriver à l'heure quand ils ont des rendez-vous!

Comment éviter que les chevaux tombent? C'est impossible, à première vue, et, pourtant, rien de plus facile. Dans certains villages d'Auvergne ou des Alpes, les chevaux ne tombent jamais, parce qu'ils brân-

cards on fixe un poteau-béquille. Ainsi, quand la bête trébuche, le poteau-béquille l'empêche de choir.

C'est simple... c'est trop simple pour qu'on l'adopte.

§§

Mais Paris est très propre!

Comment on a fait? Nous n'en savons rien. Est-ce que cela durera? Nous n'osons pas le jurer. Mais le fait est que Paris est parfaitement propre, qu'il n'y a plus de neige, et que les hauts talons des Parisiennes claquent sur les trottoirs les plus nets du monde.

Il y avait, jadis, des boueux. On pensait que c'étaient eux qui balayaient. Mais il n'y a plus de boueux, et le balayage s'accomplit tout de même. Il y avait de pauvres diables qui, en échange d'une somme modique, enlevaient la neige dans les rues. Il n'y a plus de pauvres diables, du moins on l'aurait dit l'autre jour, puisque aucun d'eux ne vint chercher de balai.

Il y avait des balayeuses automobiles. Elles ont été réquisitionnées.

Et cependant Paris est propre. Explique ce miracle qui pourra. Peut-être y a-t-il, dans quelque coin de l'Hôtel de Ville, un homme de génie qui a découvert le moyen de balayer sans balai?

§§

— Vous n'oserez pas nous faire la guerre, disait à M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis, un haut fonctionnaire de Berlin. Vous n'oserez pas, car un demi-million de Germano-Américains provoqueraient des troubles chez vous.

— C'est possible, répartit paisiblement M. Gerard, mais nous avons plus d'un demi-million de lanternes pour les pendre.

Un correspondant du Times, qui rapporte ce propos, ne dit pas ce que le haut fonctionnaire allemand a répondu.

§§

Noir et blanc.

Il y a eu, ces jours derniers, dans les grands magasins, des "expositions de blanc", comme on dit.

Or, un directeur nous affirmait, hier, que jamais il n'avait vendu autant de jupons, de pantalons, de cols, de cache-corsets, de mouchoirs, de chemises, de tout ce que vous voudrez, enfin, de blanc (et de couleur) que cette année.

Le premier jour, il en vendit pour deux millions.

Le second jour, pour un million.

Vous pensez bien que ces trois millions ne sont pas entièrement sortis de la forte escarcelle des nouveaux riches. Les acheteurs ne se distinguaient point des acheteurs ordinaires. Il y avait de riches, de demi-riches, d'aisés, de pauvres, anciens et nouveaux.

Et ceci prouve que, si nous manquons de charbon, nous ne manquons pas d'argent.

Ni le directeur non plus.

§§

A un bonapartiste qui venait de lui donner deux gifles vigoureuses, un notoire Parisien répondit, jadis: — Si vous croyez que c'est avec des procédés pareils que vous ferez aimer l'Empire!

On est tenté d'adresser la même leçon au président allemand du tribunal de Thionville qui, dans une même audience, a condamné à neuf mois de prison Elisabeth Bremer, d'Algrange, "pour avoir fait un usage provocant de la langue française bien qu'elle sache parfaitement l'allemand", et à trois mois de prison Mélanie Fontan, de Hayange, "pour s'être obstinée à s'adresser en français avec ostentation et sur la voie publique à des personnes parlant l'allemand".

Le président a, en outre, ordonné l'arrestation immédiate des prévenues, en raison, a-t-il dit, de la gravité des délits.

§§

Pour permettre à la clientèle, empêchée par la température de lundi dernier et la difficulté des communications, de profiter des occasions de leur exposition, la direction des Magasins de Pygmalion a décidé de reprendre lundi 12 février et jours suivants la vente sensationnelle des articles de leur catalogue de blanc.

§§

M. le substitut Barathon du Mousseau requerrait, hier, à la dixième chambre, contre un prévenu qui avait eu le tort d'écrire. Ses papiers saisis avaient été remis à des experts en écriture, lesquels avaient remarqué incontinent la manière dont le "scripteur", comme ils disent, mettait les points sur les i.

Il y a des gens qui mettent le point tout près de la lettre. Il y en a qui le mettent sur la lettre voisine, ou bien en avant, ou bien en arrière. Les experts connaissent mille variétés de points sur les i. Mais jamais ils n'avaient vu de points pareils à ceux que l'inculpé avait semés dans ses papiers. Des points étonnants, lancés vers le haut de la ligne avec une inconcevable fantaisie. Ces points-là prouvaient, clair comme le jour, que tel document coupable était né de la plume imprudente de l'homme qui était assis, très ennuyé, entre deux gardes, sur le banc de la dixième chambre.

M. le substitut Barathon du Mousseau ne manqua point d'attirer l'attention du tribunal sur l'argument du point sur l'i. Et, étant fort éloquent, voici comme il s'exprima:

— Le point sur l'i, messieurs, c'est le grain de beauté de la calligraphie, et le prévenu le jetait comme une étoile au firmament.

LE VEILLEUR.

LE FRONT DE PARIS

Un beau petit froid sec

Dans quelle colère je suis entré contre ma cousine Charlotte ! Colère rétrospective, mais inexorable.

Je me suis rappelé soudain certain dîner où nous nous trouvions ensemble, voici quelque sept ou huit ans. Charlotte venait alors de se marier, c'était une toute jeune femme. Comme l'automne s'achevait et que se préparait décembre : « Oh ! soupira voluptueusement ma cousine, j'aime tant l'hiver ! »

— Voilà un drôle de goût, Charlotte !... Et pour quoi donc ?

— C'est à cause des parfums dans les fourrures. Il n'y a rien de plus exquis qu'un parfum montant d'une fourrure. »

Je demeurai stupéfait : n'y avait-il pas sujet de l'être ?

Et tant d'autres fois où ma cousine prenait cet air gaillard et résolu que vous savez bien, pour déclarer qu'un « beau petit froid sec » n'était certes pas déplaisant, au contraire !

Et sa jubilation profonde, à la moindre menace de gelée : « Enfin, on va donc pouvoir patiner !... »

Et la neige !... Chaque fois qu'un peu de cette saleté tombait dans les rues, l'on était certain de voir arriver ma cousine Charlotte toute rose d'animation, ainsi qu'en proie à une sorte d'allégresse mystique, et de l'entendre murmurer comme en extase : « Quelle candeur !... Quelle douceur !... On croirait que les anges sont descendus... » Après quoi, elle ajoutait infailliblement : « Ce doit être merveilleux, à Versailles !... » Et il fallait aussitôt courir à Trianon.

Or, pour qui, comme moi, passait l'hiver aux champs, pour qui connaissait la tristesse poignante — sans parler de la souffrance, cruelle et de la misère ! — répandue sur la nature entière, sur la vraie nature, dès qu'il y gèle fort ; pour qui avait vu, de ses yeux vu l'horrible neige arrêter tout dans la campagne, y suspendre complètement la vie, y étouffer l'âme, si l'on peut dire, et y préparer ce fléau pire encore qu'est le dégel, pour le rural instruit de ces désastres, l'exubérance heureuse de Charlotte à propos de l'hiver semblait déjà bien intempestive, en ce temps-là !

En ce temps-là : mais que penser à présent de cette inconscience passée ?... Quel scandale !... En m'éveillant ce matin dans une chambre où l'eau gelaît, je fus saisi d'une fureur telle, au souvenir de la Charlotte d'autrefois, que je me rendis chez la Charlotte d'aujourd'hui, afin de la traiter d'une belle façon !

Précisément, je la trouvai qui grelottait en un boudoir sans feu, couverte de plusieurs chandails, une chaufferette de concierge sous les pieds. Elle lisait une lettre lui annonçant que toutes les conduites d'eau de sa maison de campagne venaient de crever, que le salon était menacé d'inondation.

J'allais l'interroger, non sans quelque âpre plaisir : « Eh bien, Charlotte, lui voulais-je demander, l'aimez-vous, cette année, le goûtez-vous assez, ce cher hiver, ce bel hiver, et son joli petit froid sec ? »

Mais, levant sur moi de grands yeux attristés, ma cousine me dit simplement : « Croyez-vous que ce doit être épouvantable, aux tranchées ! »

Et je lui ai baisé la main.

Marcel BOULENGER.

ÉTATS-UNIS ET ALLEMAGNE

EN ATTENDANT L'INÉVITABLE « CASUS BELLI »

GENÈVE, 8 février. — Les journaux allemands annoncent qu'un millier d'Américains sont en route sur mer, entre l'Amérique et l'Europe, et que l'on craint de graves complications.

Un Américain était à bord du « California » qui fut coulé ; mais il a pu être sauvé

LONDRES, 8 février. — Selon un télégramme de la Press Association, le paquebot California, de la compagnie anglaise Anchor, a été coulé.

On craint que 41 personnes n'aient péri. Le California portait 170 personnes, dont l'équipage de 133 hommes et 32 passagers ; 13 de ces derniers sont manquants. Plusieurs des hommes de l'équipage qui ont été sauvés sont blessés.

Le commissaire du bord a été tué et son cadavre a été apporté à terre. 28 hommes appartenant à l'équipage ont disparu.

Le California avait un tonnage brut de 8.669 tonnes et il avait été construit en 1907.

On croit qu'il y avait des Américains à bord.

NEW-YORK, 8 février. — Le paquebot California n'avait à bord qu'un passager américain.

On reçoit la nouvelle qu'il a été sauvé.

L'Allemagne retiendrait-elle M. Gerard comme otage ?

ZÜRICH, 8 février. — Un télégramme officiel de Berlin annonce que M. Gerard n'a pas encore fixé la date de son départ et qu'il ne sera en mesure de le faire que lorsque le départ du comte Bernstorff et du personnel de l'ambassade d'Allemagne, à Washington, sera lui-même certain.

L'impression générale est que l'Allemagne retient M. Gerard comme otage.

Dans les milieux officiels de Berlin, on estime que les consuls allemands en Amérique, compromis dans différentes conspirations, et que les Etats-Unis manifestent le désir de retenir, doivent être considérés comme appartenant au personnel de l'ambassade allemande et munis de leur passeport, au même titre que les autres collaborateurs du comte Bernstorff. — (Radio.)

LONDRES, 8 février. — On mande de Copenhague, à l'agence Reuter, que le Politiken annonce que la légation d'Amérique a reçu, hier, un message de Berlin de M. Gerard annonçant que les Allemands lui interdisent, ainsi qu'à tous les Américains, de quitter l'Allemagne avant que des garanties aient été données comme quoi le comte Bernstorff et les Allemands se trouvant à bord du Vaterland et des autres bâtiments allemands internés aux Etats-Unis sont à même de quitter l'Amérique.

Tous les Américains actuellement en Allemagne, y compris l'équipage du Yarrowdale, sont détenus comme otages.

Le Sénat américain approuve à une forte majorité la politique de M. Wilson

WASHINGTON, 7 février. — Le Sénat discute la motion Stone, qui approuve la rupture avec l'Allemagne.

M. Works, républicain pacifiste, critique la conduite de M. Wilson, qu'il qualifie de « non neutre ».

M. Stone défend sa motion.

— Il faut, dit-il, que le monde sache que nous appuyons le président lorsqu'il agit dans la limite de ses pouvoirs constitutionnels et parle pour le pays.

M. Lodge, républicain, qui, autrefois, fut le plus âpre adversaire de M. Wilson, lui promet tout son appui et demande à ses collègues de l'imiter. « Si la guerre, dit M. Lodge, peut nous être évitée, il y a une chose qu'il s'agit de faire : c'est de montrer au monde que nous sommes unis. »

MM. Vardaman et Kirby, tous deux démocrates, refusent d'appuyer la motion.

M. Pittman, démocrate, déclare qu'un cas semblable à celui du Lusitania signifierait la guerre.

M. Sherman, républicain, dit qu'hésiter maintenant équivaudrait à une lâcheté nationale. Il désapprouve la guerre, mais il y a pour la paix des sacrifices qui sont plus grands que les sacrifices de la guerre.

Le Sénat, par 78 voix contre 5, adopte la motion Stone et ratifie par ce vote la décision du président Wilson rompant avec l'Allemagne.

Les débats, qui ont été très animés, ont apporté au gouvernement américain la preuve nouvelle que tout le pays était de cœur avec lui dans la politique résolue à laquelle il s'est déterminé.

L'impression dans les milieux politiques est que l'ère des négociations et des tractations est complètement terminée. Les Etats-Unis n'attendent plus des paroles de l'Allemagne : c'est seulement selon ses actes qu'ils agiront.

Les Germano-Américains affirment leur loyalisme

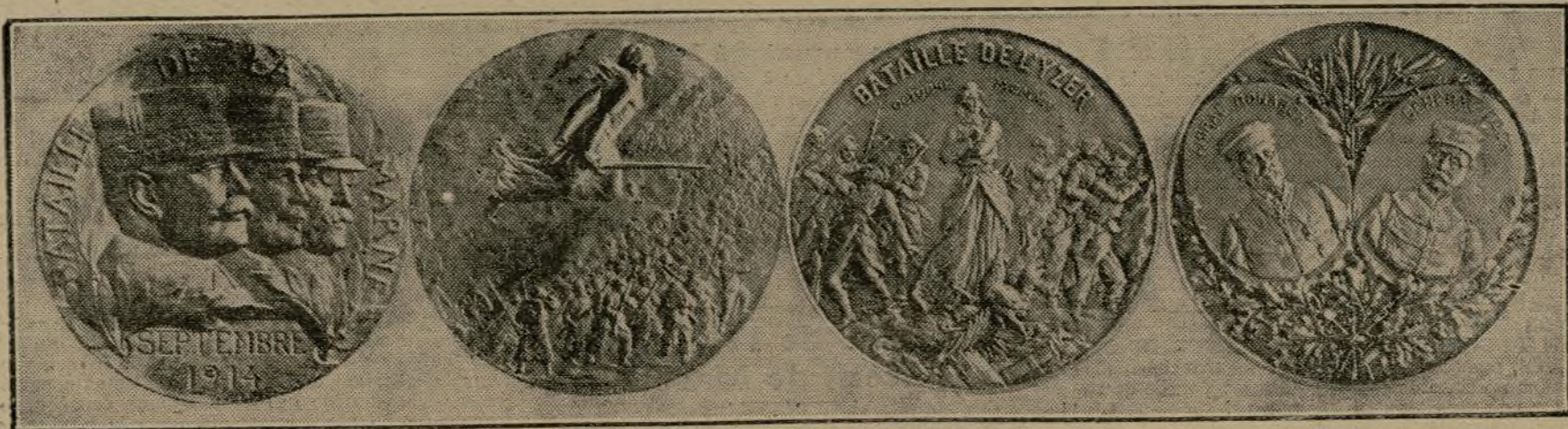
PHILADELPHIE, 7 février. — Des délégués de vingt-huit Etats, représentant trois millions de membres de l'alliance nationale des Germano-Américains, ont affirmé leur loyalisme envers les Etats-Unis et approuvé la décision de M. Wilson de cesser les relations diplomatiques avec l'Allemagne.

Ils ont également promis de recruter des régiments germano-américains en cas de guerre.

Un attentat à West-Point

NEW-YORK, 8 février. — Une bombe a été découverte ce matin à l'Ecole militaire américaine de West-Point, sur l'Hudson. La fusée de la bombe a été immédiatement éteinte.

POUR COMMÉMORER LES VICTOIRES FRANÇAISES



L'administration de la Monnaie, reprenant une tradition interrompue depuis le règne de Louis XIV, a résolu de frapper des médailles qui perpétueront et illustreront le souvenir des grandes dates de la guerre.

Deux de ces médailles sont déjà sorties des ateliers.

L'une évoque le premier appel claironnant de la délivrance, la fin des journées angoissantes qui suivirent le fameux communiqué : « De la Somme aux

Vosges !... » : la médaille de la Marne, gravée par Legastelois, représente le champ de bataille où s'est décidé l'avenir de l'humanité. Une Renommée triomphante, incarnant l'âme de la France, plane au-dessus de la mêlée. Dans un coin, voici les taxis dont on connaît le rôle utile. Au loin, Paris attend, anxieux et grave... Au revers, trois têtes superposées, confondues dans la même gloire : Joffre, Maurin, Gallieni.

Deuxième glorieuse étape : l'Yser !

Le graveur Allouard a admirablement illustré l'héroïsme des fusiliers marins et traduit de façon impressionnante leur victorieuse résistance. Au revers deux médaillons reproduisent les traits populaires du général Foch et de l'amiral Ronarc'h.

La troisième médaille est en préparation : elle illustrera la page glorieuse, Verdun, à laquelle notre admiration reconnaissante associe si justement les noms du général Nivelle, du général de Castelnau et du général Pétain.

Ayuntamiento de Madrid

La prise de Grandcourt est le résultat de la manœuvre

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le village de Grandcourt, dont les troupes britanniques viennent de s'emparer, n'a pas été emporté d'assaut, mais évacué par l'ennemi, parce que la position devenait intenable. C'est là un des résultats de ces actions séparées, mais liées par leur objet final, dont nous avons décrit la patiente méthode. Elles avaient conduit nos alliés, en dernier lieu, sur les hauteurs qui dominent Grandcourt au nord, entre Beaucourt et Miraumont, sur la rive droite de l'Ancre, et, au sud, au delà de Thiepval.

L'état-major allemand a trouvé, pour avouer ce nouvel échec, une formule d'atténuation qui mérite d'être citée : « Les succès limités que les Anglais ont obtenus au début ont été rapidement atténués par notre contre-attaque ».

La valeur matérielle de l'avantage s'augmente du fait qu'il a été acquis par la manœuvre, non par une attaque de front qui ne pouvait manquer d'être meurtrière, car le village entier avait été converti en forteresse ; le cimetière était une redoute, et chaque cave un abri de mitrailleuses. C'est une nouvelle preuve de la supériorité de la tactique désormais commune aux armées britanniques et aux nôtres sur le front occidental. C'est par le même procédé, on s'en souvient, que le bourg de Combles a été pris en liaison par les soldats des deux nations le 26 septembre, à la grande surprise de l'état-major ennemi qui le croyait imprenable

et avait fait répandre cette opinion dans le public par les journalistes accrédités.

Jusqu'ici les Allemands n'ont jamais employé cette forme de manœuvre, qui n'est cependant que la manœuvre classique du mouvement débordant, mais adaptée aux conditions de la bataille moderne. Ils en restent à l'enveloppement stratégique de grande envergure et, au cours même du combat, à l'attaque directe. Or l'enveloppement stratégique ne peut réussir qu'au prix d'une rapidité de déplacement que la guerre de positions rend impossible : l'adversaire, même battu, a toujours le moyen de se retrancher sur ses nouvelles lignes et d'y tenir tête assez longtemps avec ses arrière-gardes pour assurer l'évacuation du gros. C'est ce qu'on a vu récemment encore, en des circonstances assez défavorables cependant, en Roumanie. Quant aux attaques directes, elles n'ont chance de succès que si la position a été complètement détruite par l'artillerie et même en ce cas ne peuvent aller plus loin, car il suffit d'une ligne de retranchements demeurée intacte ou même improvisée en arrière pour les briser avec de lourdes pertes. La bataille de Verdun en est la preuve inoubliable.

Mais la manœuvre dans le combat moderne exige une étude, un discernement, un réglage minutieux et des moyens d'action que la discipline prussienne et la brutalité du commandement ne remplacent pas.

in VILLARS.



LE VILLAGE DE GRANDCOURT

qui vient d'être évacué par les Allemands sous la pression tenace des troupes britanniques. Nos alliés occupent maintenant en entier cette localité qui avait été transformée en une véritable forteresse.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

DU JEUDI 8 FÉVRIER (920^e jour de la guerre)

14 HEURES.

SUR LE FRONT DE VERDUN, combats à la grenade et lutte d'artillerie assez vive dans la région COTE 304-BOIS D'AVOCOURT. Nous avons capturé une patrouille allemande près de BONZEE.

EN ALSACE, rencontre de patrouilles dans LES SECTEURS DE METZERL, D'ASPACH ET DE SEPPOIS.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

Lutte d'artillerie assez vive au **SUD DE LA SOMME**, DANS LES REGIONS DE DENIECOURT ET DE LIHONS.

EN ARGONNE, DANS LE SECTEUR DE BOLANTE, nous avons exécuté sur les tranchées allemandes un coup de main qui nous a permis de ramener une vingtaine de prisonniers.

Rien à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 6 au 7 février, un de nos avions a lancé six bombes sur les établissements militaires de LAHR (GRAND-DUCHÉ DE BADE).

La même nuit, une de nos escadrilles a bombardé le terrain d'aviation de MARIAKERKE.

Des avions ennemis ont lancé des projectiles sur la région de Pont-Saint-Vincent. Quatre personnes de la population civile ont été tuées, cinq blessées.

Le communiqué belge

Pendant la nuit du 7 au 8 février, les Allemands ont à nouveau essayé de pénétrer dans les lignes belges. Un fort parti ennemi s'est avancé à l'attaque de nos postes AU SUD DE DIXMUDE. Il a été accueilli par les feux d'infanterie et de mitrailleuses belges ; les assaillants ont été décimés et les survivants se sont rendus. Une douzaine de prisonniers ont été faits ainsi. De nombreux cadavres jonchent le sol en avant des tranchées.

Quelques-uns, parmi lesquels celui d'un officier, ont pu être ramenés dans nos lignes.

Reprise de l'activité sur le front de Macédoine

Communiqué de l'armée d'Orient du 8 février

Depuis plusieurs jours, la lutte d'artillerie est particulièrement active sur le Vardar, sur le front franco-italien, vers Mojilla et Monastir.

L'ennemi manifeste une certaine activité sur tout le front. Des reconnaissances bulgares ont été repoussées à Kalendra (10 kilomètres à l'ouest de Sérès), et à Presnec.

Plusieurs patrouilles ont opéré au sud du lac de Prespa. Nos avant-postes ont occupé Djani et sont devant Vesteni.

ayuntamiento de Madrid

Les réquisitions civiles

On demandera à tous les Français de seize à soixante ans, non mobilisés, de travailler pour la défense nationale

M. Clémentel, ministre du Commerce, a déposé, hier, sur le bureau du Sénat le projet relatif à l'extension des réquisitions civiles.

Le vote de ce projet permettrait de réquisitionner les établissements, entreprises ou travaux intéressant la défense nationale ou le ravitaillement du pays, ainsi que la main-d'œuvre ou les services de tous les Français du sexe masculin de seize à soixante ans non mobilisés.

Seraient exemptés de la réquisition : les infirmes et incurables, les réformés n° 1 depuis le 2 août 1914, les hommes reconnus inaptes au service civil, et, sous réserve de certaines justifications, les apprentis et les étudiants.

Aux termes du projet, les agriculteurs et les autres personnes occupées dans une entreprise intéressant la défense nationale, les fonctionnaires et employés des administrations publiques reconnus indispensables seront maintenus, sous certaines conditions, dans leur emploi actuel.

Un répertoire des personnes susceptibles d'être ainsi employées sera établi, sur leurs propres déclarations, pour chaque catégorie de profession, dans toutes les mairies.

Il sera fait appel d'abord aux travailleurs qui se présenteront volontairement, et c'est seulement dans le cas d'insuffisance de la main-d'œuvre ainsi obtenue que des affectations d'office seront prononcées par le préfet, en tenant compte des aptitudes des personnes susceptibles d'être requises. On commencera par les plus jeunes classes et on les fera travailler autant que possible à proximité de leur domicile.

Appel des affectations prononcées par le préfet pourra être fait devant un comité départemental comprenant des représentants des ministres de la Guerre, de l'Armement, de l'Agriculture et du Travail, ainsi que des patrons et des ouvriers en nombre égal.

Le droit de réquisition civile étant une extension de celui que la loi du 3 juillet 1877, modifiée par la loi du 23 juillet 1911, confère à l'autorité militaire ou maritime, il comporte des sanctions correctionnelles.

Le projet stipule enfin que les conditions du travail et les salaires seront les mêmes que pour les ouvriers civils non requis.

Ajoutons qu'un décret déterminera la nature des établissements, entreprises et travaux auxquels s'appliquera la nouvelle loi.

Il précisera également la procédure des déclarations à faire par les assujettis et les conditions dans lesquelles fonctionneront les comités d'appel ; il réglera toutes les mesures d'exécution des dispositions contenues dans les six articles que comporte le projet du gouvernement.

Le projet a été renvoyé à l'examen de la commission sénatoriale de l'organisation économique.

La conclusion inattendue...

« Si M. Wilson ne veut pas qu'on assassine d'Américains, c'est parce que la situation de l'Entente est mauvaise ».

GENÈVE, 8 février. — On mande de Berlin :

« Une note officieuse allemande à l'adresse des neutres cherche à justifier la façon d'agir vis-à-vis de l'Amérique.

« Du côté américain et ennemi, on tente, dit-elle, d'expliquer la rupture des relations diplomatiques entre l'Allemagne et les Etats-Unis en affirmant que l'Allemagne retire de gaité de cœur ses promesses solennelles. Contrairement à cela on insiste ici sur le fait que l'Allemagne, dans sa note du 4 mai 1916, a réservé expressément toute sa liberté d'action, au cas où il ne serait pas possible d'obtenir de l'Angleterre que la guerre soit menée dans les limites du droit des gens reconnu.

« A cet égard M. Wilson n'a fait quoi que ce soit et a toléré toutes les violations du droit des gens commises par l'Angleterre.

« Dans tous les milieux allemands l'opinion se fait de plus en plus jour, et le véritable motif qui fait agir subitement M. Wilson doit être recherché dans la situation difficile créée à l'Entente par la guerre sous-marine qui a eu comme conséquence immédiate un arrêt important dans la navigation des neutres. Si maintenant M. Wilson fait entrer en scène les Etats-Unis, déjà étroitement unis à l'Entente par de nombreux liens, on y voit une œuvre de sauvetage et la preuve de la faiblesse de la situation de l'Entente.

« L'argumentation pauvre et peu soutenable de M. Wilson, et que le texte clair des notes allemandes a réfutée, laisse deviner que, même en Amérique, on ne croit pas que l'Allemagne veuille menacer de gaité de cœur les intérêts vitaux américains. »

DERNIÈRE HEURE

LE TORPILLAGE DU « CALIFORNIA »

Une goélette américaine a été coulée

LONDRES, 8 février. — Le paquebot *California* fut frappé sans avertissement par une torpille.

Le capitaine resta à son bord jusqu'à ce que le bâtiment eût coulé; il fut ensuite recueilli parmi les débris du *California*.

Les survivants recueillis par des chaloupes ne purent emporter quoi que ce soit avec eux.

Des scènes dramatiques eurent lieu à bord. Indépendamment des personnes noyées, quatre hommes furent tués par l'explosion.

LONDRES, 8 février. — Le *California* était armé pour la défense, mais n'a pas eu le temps de se servir de ses canons, le sous-marin n'ayant pas été aperçu jusqu'au moment du torpillage.

Le seul Américain à bord a été sauvé.

Une dépêche de l'Exchange Telegraph signale la présence à bord de trois Américains.

AUTRES TORPILLAGES

Une goélette américaine coulée

LONDRES, 8 février. — Le vapeur britannique *Vedamore*, la goélette trois-mâts russe *Bangpohling*, la goélette américaine « Charles Kschull », le vapeur britannique *Saxonian* et le vapeur français *Yvonne* ont été coulés.

BORDEAUX, 8 février. — On mande d'Arès (Gironde), à la Petite Gironde :

« Le vapeur charbonnier anglais *Dauntless* a été coulé par un sous-marin allemand; six hommes de l'équipage ont été recueillis, deux sont morts; le capitaine est blessé grièvement. »

LE « LARS GRUZE » FUT TORPILLÉ SANS AVERTISSEMENT

LONDRES, 8 février. — Un télégramme de Copenhague annonce que le chef mécanicien du vapeur *Lars Gruze*, affecté au service du ravitaillement belge, est arrivé dans cette ville.

Il déclare que le navire a été coulé sans avertissement. Tous les autres membres de l'équipage ont péri. Lorsque le navire a pénétré dans la zone dangereuse, il ignorait la décision prise par l'Allemagne.

UNE INTERVIEW DE L'AMIRAL LACAZE

NEW-YORK, 8 février. — Le correspondant de l'*Associated Press* a interviewé, sur la campagne sous-marine, l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, qui lui a fait les déclarations suivantes :

« La campagne sous-marine allemande ne peut pas, dans son esprit et dans la qualité de ses actes, être pire qu'elle n'a été. Des équipages de navires torpillés, appartenant soit aux neutres, soit aux alliés, ont été abandonnés sur des bateaux exposés à l'air libre, durant tout cet hiver, pour y mourir plus cruellement de froid et de faim que s'ils avaient été tués tout d'un coup. Les chaloupes, pendant cette saison de gros vents et de froid intense, ne peuvent pas tenir la mer. Maintenant, nous aurons probablement un mois ou deux de torpillage plus actif que précédemment. Nous avons en ces déclarations concernant l'intention de torpiller les navires, au mépris du droit des mers, deux ou trois fois auparavant, après des intervalles de temps pendant lesquels les Allemands accumulaient des sous-marins. »

« Un plus grand nombre vont être lancés maintenant. Puis nous aurons probablement une autre période d'inactivité relative, au cours de laquelle les sous-marins perdus seront remplacés et ceux qui auront été endommagés seront réparés. »

L'amiral Lacaze avait sur son pupitre les rapports du torpillage de dimanche soir, au large d'Ushant, du steamer danois *Lars-Kruse*, chargé de denrées alimentaires envoyées par le Comité de secours belge, pour les Belges et les habitants des régions envahies de la France.

Ce navire fut torpillé sans avertissement vers minuit. Tous les hommes de l'équipage, au nombre de dix-neuf, périrent, sauf un, qui fut sauvé par un torpilleur français.

« Voici, dit l'amiral, le rapport d'avant-hier, relatif au torpillage d'un quatre-mâts péruvien chargé de nitre, à deux miles de la côte espagnole, c'est-à-dire dans les eaux territoriales espagnoles. »

L'amiral Lacaze parla avec animation de la rupture des Etats-Unis avec l'Allemagne et de son importance pour les Alliés. « Le résultat le plus considérable est l'appui moral donné par l'Amérique, qui se prononce contre les pratiques illégales et inhumaines de l'Allemagne. L'Allemagne sera écrasée sous la condamnation morale du monde. »

L'AVANCE BRITANNIQUE sur les deux rives de l'Ancre

Nos alliés ont remporté, la nuit dernière, et dans la journée d'hier, de nouveaux et importants succès.

Une attaque a été dirigée ce matin contre une importante position ennemie au sommet de la hauteur de Sailly-Saillisel. Tous nos objectifs ont été enlevés. Une mitrailleuse et 78 prisonniers, dont 2 officiers, sont restés entre nos mains.

Poursuivant vigoureusement nos avantages sur les deux rives de l'Ancre après la prise de Grandcourt, nous avons réalisé de nouveaux progrès importants. La ferme de Baillescourt sur la route de Beaucourt-Miraumont a été attaquée et enlevée au cours de la nuit.

Au sud de l'Ancre, nous nous sommes emparés d'une nouvelle tranchée allemande entre Grandcourt et notre ancienne première ligne. 82 nouveaux prisonniers, dont 1 officier, sont restés entre nos mains à la suite de cette opération.

Le terrain conquis sur l'Ancre depuis le 1^{er} janvier constitue actuellement une progression d'une profondeur moyenne d'environ douze cents mètres sur un front de cinq kilomètres.

Un détachement a pénétré, la nuit dernière, dans les tranchées ennemies au sud de Bouchavesnes et ramené une mitrailleuse et des prisonniers. Un certain nombre d'Allemands ont été tués et des grenades lancées dans des abris.

Un raid a été rejeté par nos tirs de barrage la nuit dernière, vers Gueudecourt, avant d'avoir pu aborder nos lignes. Un autre coup de main ennemi a également échoué au sud-ouest de La Bassée.

Grande activité des deux artilleries dans les régions d'Armentières et d'Ypres. Nous avons provoqué une forte explosion dans les lignes ennemies.

Dans la nuit du 6 au 7, nos aviateurs ont jeté des bombes sur un aérodrome, avec d'excellents résultats. Hier, au cours de combats aériens, trois avions allemands ont été détruits, trois autres contraints d'atterrir avec des avaries. Un des nôtres n'est pas rentré.

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

PETROGRAD, 8 février. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de Jacobstad, un avion allemand a jeté des bombes qui ont tué sept soldats et en ont blessé huit. Deux de nos pilotes ont lancé des bombes sur l'aérodrome ennemi de Komylnyk (au nord de Narotch).

Au nord de Kiribaba, nos avant-gardes ont attaqué les tranchées avancées de l'ennemi. Malgré le feu de l'artillerie et les fougasses de celui-ci, nos troupes se sont précipitées dans les tranchées ennemies qu'elles ont occupées. Une contre-attaque déclenchée par deux compagnies ennemies a été repoussée.

FRONT ROUMAIN. — Fusillade.

FRONT DU CAUCASE. — Deux compagnies turques qui avaient attaqué nos troupes près de Saffker (25 verstes au sud-ouest de Kgmuch-Chane) ont été repoussées par notre feu.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 8 février. — Commandement suprême : Sur plusieurs points du front, les concentrations de feu de nos batteries ont réduit au silence celles de l'adversaire.

Dans la vallée de Sugana, à l'aube, hier, l'ennemi a essayé de nouveau de faire une attaque contre une de nos positions sur la rive droite de la Brenta, la faisant précéder par un bombardement intense. Le feu combiné de notre infanterie et de nos batteries de campagne a fait échouer l'attaque avant même qu'elle pût se développer.

Une action semblable a été tentée par l'ennemi contre nos lignes sur le Freikofel. Elle n'a pas eu un meilleur succès.

Singulier cambriolage de la légation de Belgique à Berne

GENÈVE, 8 février. — Le *Démocrate de Delémont* apprend de Berne que la légation de Belgique a été victime d'un singulier cambriolage. Les domestiques du baron de Groote, ayant entendu du bruit dans son bureau, ont fait subitement la lumière dans tout le bâtiment et ont vu alors deux individus prendre la fuite. Les cambrioleurs qui avaient fouillé tous les papiers d'affaires, sans cependant rien emporter, n'ont pas touché à une cassette fermée qui contenait des bijoux de valeur.

On présume qu'il s'agissait de cambrioleurs de nature spéciale.

LES NEUTRES

LES ÉTATS SCANDINAVES SE BORNERONT A PROTESTER

STOCKHOLM, 6 février (retardé en transmission). — Les journaux annoncent que les gouvernements suédois, norvégien et danois ont résolu d'envoyer en commun à l'Allemagne une note de protestation contre l'aggravation de la guerre sous-marine contre les navires de commerce.

CHRISTIANIA, 7 février. — A l'appel que les Etats-Unis ont adressé à la Norvège pour que ce pays imite leur attitude à l'égard de la déclaration de l'Allemagne concernant la guerre sous-marine, le gouvernement norvégien vient de répondre qu'il n'estime pas pouvoir se rallier à la démarche des Etats-Unis.

Il ajoute que les trois royaumes scandinaves négocient en ce moment à Stockholm la question de leur attitude sur la base du droit international à l'égard de la déclaration allemande.

STOCKHOLM, 7 février. — Une note officielle dit que le ministre des Affaires étrangères, en recevant, lundi, la note du président Wilson aux neutres, a déclaré au ministre américain que la Suède n'imiterait probablement pas l'attitude des Etats-Unis.

C'est aussi la décision que le gouvernement a prise hier en conseil des ministres.

La réponse de l'Espagne à l'appel du président Wilson

MADRID, 8 février. — En réponse à la note adressée par M. Wilson à tous les pays neutres leur demandant d'adopter une ligne de conduite identique à celle des Etats-Unis, le ministre des Affaires étrangères a remis à l'ambassadeur américain à Madrid une copie de la réponse notifiée aux puissances centrales.

Le ministre a ajouté que, dans la situation actuelle, et étant donnée sa politique internationale, l'Espagne ne pouvait prendre une autre attitude que celle déclinée dans la déclaration faite aux Empires centraux.

Bernstorff s'embarquera lundi

COPENHAGUE, 8 février. — Le transatlantique danois *Frederik-VIII* partira lundi de New-York avec un sauf-conduit pour transporter le comte Bernstorff, le personnel de l'ambassade et environ 500 agents consulaires allemands en Europe.

Une interpellation au Parlement argentin

BUENOS-AYRES, 6 février. — Le sénateur Joaquín González interpellera le gouvernement sur la nouvelle campagne sous-marine allemande, contraire aux droits et aux intérêts de l'Argentine.

Le président de la République, n'ayant pas nommé de ministre des Affaires étrangères, a étudié, personnellement, dans la matinée, l'affaire de la campagne sous-marine; il réunira le cabinet pour lui exposer sa décision.

LE MAUVAIS RÊVE D'UN HONGROIS

GENÈVE, 8 février. — On mande de Budapest : « Au cours de la séance de la Chambre, pendant un discours du comte Batthány, membre de l'opposition, deux coups de revolver ont été tirés de la deuxième galerie. Personne n'a été atteint. »

« L'auteur de l'attentat a été remis aux mains de la police. On croit qu'il était en état d'ivresse. Au moment de son arrestation, il s'est mis à pleurer. »

« On n'a aucun indice sur le mobile de son acte. »

« L'incident n'a causé aucune agitation dans l'assemblée, et le comte Batthány, qui parlait sur les incompatibilités, n'a interrompu son discours que pour dire : « Il ne faut pas se troubler pour quelques détonations. »

GENÈVE, 8 février. — L'auteur de l'attentat commis à la Chambre des députés hongroise a déclaré s'appeler Georges Parfalvi et être couvreur de son métier.

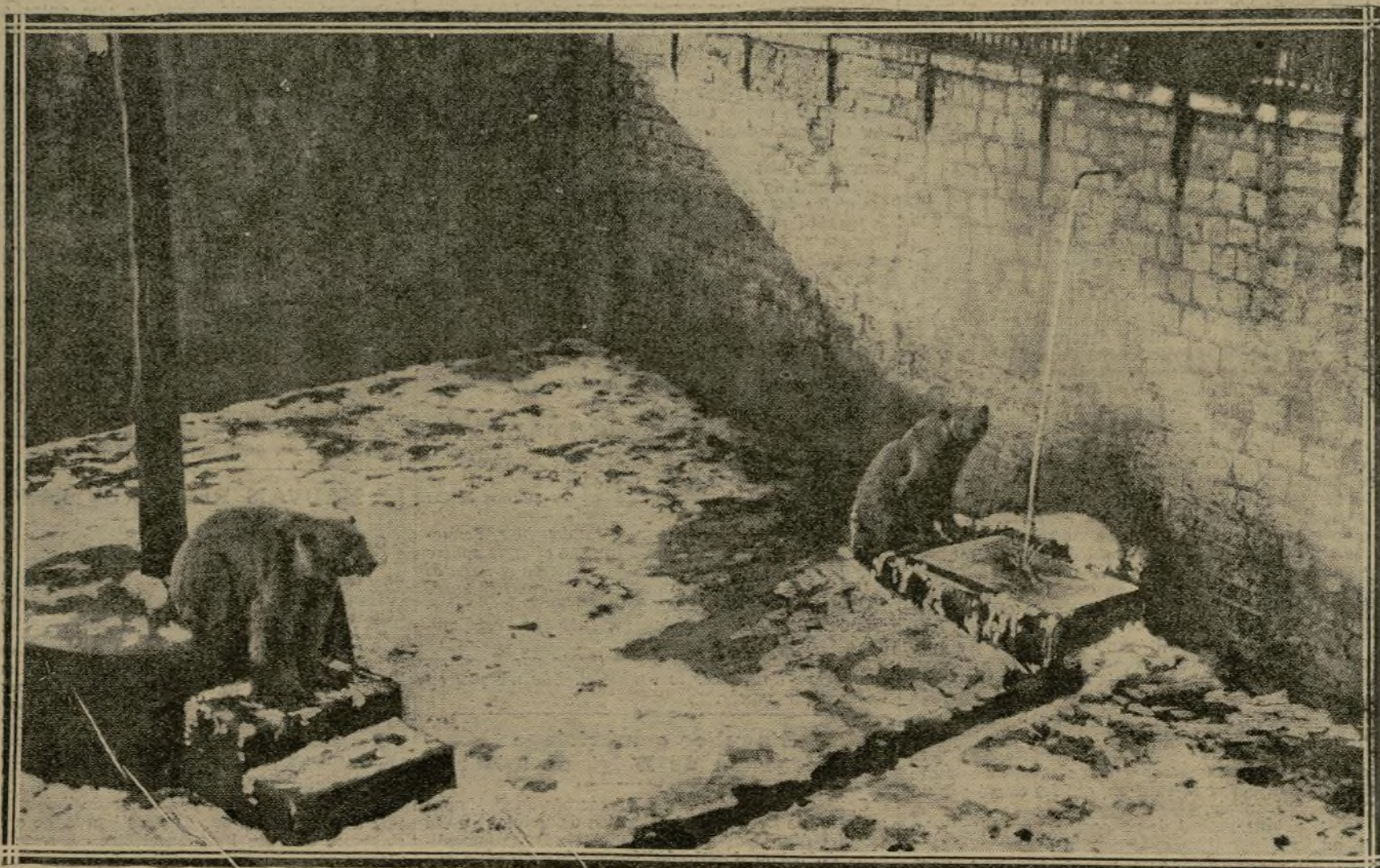
Étant ivre, il s'était endormi dans la galerie et avait rêvé que, depuis dix-huit mois en campagne, il était sentinelle et était attaqué par l'ennemi. Il avait alors tiré son revolver.

Il a été constaté qu'effectivement cet homme était ivre. Après avoir fait ces déclarations, il est tombé dans un profond sommeil et ne s'est réveillé que plusieurs heures plus tard.

Ceux qui, loin de se plaindre du froid, s'en réjouissent



LES OTARIES DU JARDIN D'ACCLIMATATION SE TRAINENT VOLUPTUEUSEMENT SUR LA GLACE



LES OURS BLANCS DU JARDIN DES PLANTES TÉMOIGNENT ENFIN D'UN PEU DE GAITE

On avait annoncé prématurément que, privés de chauffage, les animaux du Museum étaient menacés. Il en est qui se réjouissent. Ce sont les otaries, auxquelles la glace rappelle

les paysages désolés de leur enfance qui leur semblaient si gais, et les ours blancs, qui paraissent gris dans la neige et esquissent mollement de vieux tangos polaires oubliés.

Les troupes anglaises avancent de nouveau vers Kut-el-Amara



UNE AUTO BLINDÉE BRITANNIQUE ROULE A TRAVERS LA MÉSOPOTAMIE DÉSSERTIQUE



UN HINDOU BLESSÉ EST PORTÉ PAR DES CAMARADES A BORD D'UN BATEAU SUR LE TIGRE

Les Anglais viennent de remporter des succès importants en Mésopotamie. On se rappelle que l'an dernier, à la fin d'avril, la garnison de Kut-el-Amara avait dû se rendre aux Turcs,

faute de vivres, après une héroïque résistance de 143 jours. Tout permet d'espérer que cette fois l'expédition, profitant de l'expérience acquise, obtiendra des résultats durables.

M^{me} Nicolas Filipesco vient d'arriver à Paris après quarante-cinq jours d'un voyage mouvementé

Deux jours après la mort de son mari, l'éminent homme d'Etat roumain, Mme Filipesco quittait Bucarest à la veille de l'invasion.

— Les membres du gouvernement, nous a-t-elle déclaré, me conseillèrent instamment de quitter la capitale pour me soustraire, ainsi que mes deux filles, à la barbarie de la soldatesque bulgare. Renonçant à nos souvenirs et à nos affections, nous avons, mes deux filles et moi, traversé la Russie par Odessa, Pétersbourg et la Finlande, puis la Suède et la Norvège jusqu'à Bergen, où nous nous sommes embarquées à bord d'un navire anglais pour Newcastle. Notre voyage ne fut qu'une longue suite de péripéties; il ne dura pas moins de quarante-cinq jours. Je suis heureuse de me trouver maintenant à Paris, où je compte résider jusqu'au jour de la victoire.

« La France était le pays d'adoption de mon mari; elle est celui de mon fils, lieutenant d'infanterie dans l'armée roumaine. Elle est le mien et celui de mes deux filles. »

Voilà de crépe, le visage de Mme Filipesco prend un aspect de douloureuse énergie quand elle évoque le souvenir du grand disparu. Ses yeux s'emplissent de larmes qu'elle ne peut retenir.

Sa jeune fille s'empresse alors, et, tandis qu'elle

bonheur salable une chose

MOBILISATION. — (Camp retranché de Paris)

PERMIS DE SÉJOUR A UN ETRANGER

Madame Filipesco Maria
né à *Bucarest le 21 Janvier 1865*
de nationalité *Roumaine*
s'est présenté le *5 février 1917*
pour faire la déclaration de son domicile et de son identité.
Il a *—* enfants de *—*
Il est autorisé à conserver sa résidence à *Paris*
rue *Boissy d'Anglas n° 19*
Il devra exhiber ce permis de séjour à toutes réquisitions des autorités.



esquisse vers sa mère un geste d'affectueuse consolation, de ses lèvres tombent ces paroles: « Mon pauvre père!... Je me rappelle, à l'heure de son agonie, il ne cessait de répéter: « Pour la plus grande Roumanie! Pour la France! »

AU SÉNAT

La crise du charbon

A son tour, le Sénat vient de s'occuper de la crise du charbon et de ses conséquences.

M. Paul Strauss, sénateur de la Seine; MM. Poirson et Aimond, sénateurs de Seine-et-Oise, se firent hier, en effet, devant la Haute-Assemblée, l'écho des doléances des populations de ces deux départements, se gardant, d'ailleurs, de circonscrire le débat dans ce cadre.

M. Aimond s'attacha tout particulièrement à faire ressortir l'insuffisance des mesures prises. On a envoyé des camions militaires, convint-il. Or, pour 1.000 camions, le rendement n'est que de 250 tonnes par jour! Et sur ces 1.000 camions, 600 sont déjà hors d'usage.

Pourquoi, suggéra le sénateur de Seine-et-Oise, ne pas insister pour obtenir de l'Angleterre les 20.000 wagons demandés? Les Compagnies objectent des difficultés de gabarit, d'attelage? Ces difficultés n'existent pas: les voies françaises ont la même largeur que celles d'Angleterre; quant à l'attelage, il s'agit de transports par trains complets.

« Si on avait ces 20.000 wagons, on ne se trouverait pas en présence de ce fait: une mine produisant 20.000 tonnes par jour sans qu'il soit possible de les enlever. »

M. Herriot, ministre des Travaux publics, refit d'abord devant le Sénat l'exposé général qu'il avait fait le 30 janvier devant la Chambre.

Il ajouta qu'il s'occupait activement de la réparation et de la réfection de l'outillage, indiquant qu'en ce qui concerne les moyens de transport, nous avons obtenu 300 locomotives, plus celles de l'Etat belge, et que l'Angleterre nous livre peu à peu les 20.000 wagons qu'elle a promis.

Pour Paris, dit-il ensuite, un plan a été élaboré avec M. Clavelle en vue d'assurer un approvisionnement par voie ferrée et par voie fluviale. Par voie ferrée, on a obtenu un rendement espéré; par contre, la crue et la glace sont arrivées au moment où la circulation sur la Seine allait être améliorée par une série de mesures.

Depuis le 31 janvier, précisa M. Herriot, il y a interruption absolue du trafic: cela nous fait perdre 10.000 tonnes par jour! Les péniches gérées à Rânes allaient se remettre en marche quand est survenue la gelée. La vérité est que jamais, admi-

nistrateurs ne se sont trouvés en présence d'une situation plus terrible. Plaignez-moi avant de me juger!

Le ministre n'ignorait pas que l'expérience des camions ne pouvait donner qu'un faible rendement. Beaucoup, d'ailleurs, sont restés sur la route, l'eau s'étant gelée dans les radiateurs.

— J'ai tenté l'expérience quand même, dit M. Herriot, j'ai voulu donner aux Parisiens la certitude que le ministre faisait tout ce qu'il pouvait. J'aurais porté du charbon sur mon dos! (Applaudissements.)

La discussion continuera aujourd'hui.

L'INCORPORATION DE LA CLASSE 1918 aurait lieu dans les premiers jours d'avril

M. Ribot, ministre des Finances, a déposé hier sur le bureau de la Chambre, au nom du ministre de la Guerre, le projet de loi autorisant l'incorporation de la classe 1918.

Cette incorporation aurait lieu dans les premiers jours d'avril.

LES RÉSULTATS DE LA CRISE DU CHARBON EN ALLEMAGNE

BALE, 7 février. — La ville de Carlsruhe a pris, en raison de la disette de charbon, les mêmes mesures que Munich et Francfort: la fermeture des lieux de plaisir, l'ouverture des magasins de dix heures du matin à sept heures du soir, celle des restaurants de onze heures du matin à dix heures du soir; les cafés et les pâtisseries ne seront ouverts qu'à partir de deux heures de l'après-midi. Les écoles seront fermées provisoirement, ainsi qu'à Lorrach, Constance, Fribourg-en-Brisgau, Mannheim, Weinheim et Pforzheim.



FERNET-BRANCA

Spécialité de

FRATELLI BRANCA-MILAN

AMER TONIQUE, APÉRITIF, DIGESTIF

LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE

se prend avec

de l'eau, du café, sirop, si, non, etc.

AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

A LA CHAMBRE

Un débat politique à propos de crédits

Encore un débat politique.

Il s'agissait des ouvertures et annulations de crédits nécessitées par les modifications apportées à la constitution du gouvernement. Alors, en effet, que l'ancien cabinet Briand comptait douze ministres, cinq ministres d'Etat et cinq sous-secrétaires d'Etat, le gouvernement actuel compte dix ministres et dix sous-secrétaires d'Etat.

D'abord, une discussion générale assez longue. Le premier, M. Louis Dubois demanda si le comité de guerre constitué par M. Aristide Briand était analogue à celui qui fonctionne en Angleterre et s'il avait, en fait, pouvoir de décision. On était déjà loin des crédits!

M. Accambray ne s'en rapprocha guère.

Pour le député de l'Aisne, ce qui est particulier dans l'organisation nouvelle, c'est que le ministère de la Guerre est en partie démembré. On voudrait donner une importance plus grande au ministre de la Guerre par le rôle qu'on lui a fait jouer au comité de guerre, et en même temps on a transféré à d'autres départements une partie de ses attributions.

Le comité de guerre et son fonctionnement fournissent encore à M. Charles Benoist l'occasion de quelques traits.

Ce comité existe en fait sinon en droit, reconnut le député de Paris. Tous les jours, un communiqué à la presse reproduit régulièrement, un formément la même note ainsi conçue: « Le Conseil des ministres a examiné la situation politique, diplomatique et militaire. Cette réunion avait été précédée d'une réunion du comité de guerre. »

M. Charles Benoist dit, au milieu des rires, que le communiqué n'était pas sans lui rappeler ceux de la Restauration, où les lecteurs de la *Quotidienne* pouvaient lire, un jour: « Le roi est parti à la chasse après avoir entendu la messe » et, le lendemain: « Le roi a entendu la messe, après quoi il est parti pour la chasse. »

Non sans malice, le député de Paris évoqua plus loin certaine proposition de loi de M. J.-L. Breton, aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat, où il était dit que c'est à l'heure où se forment les ministères que, sans étude et au petit bonheur, se décide la création ou la suppression d'un ministère.

— J'ai signé la proposition de M. J.-L. Breton, dit M. Charles Benoist, mais si j'en avais lu l'exposé des motifs et si j'avais prévu l'aventure arrivée à mon ami, j'aurais refusé ma signature. (Rires.)

Même ton léger et ironique avec M. Louis Andrieux, qui excelle aussi dans les anecdotes.

Lors de la constitution de son grand ministère, Gambetta avait donné à M. Antonin Proust le ministère des Arts, à M. Devès le ministère de l'Agriculture.

Ces deux créations furent fort discutées, dit en souriant M. Louis Andrieux. Un jeune orateur, dont le talent n'a fait que grandir tandis que le poids des années courbait ses épaules, M. Alexandre Ribot, disait: « Nous nous sommes demandé si cette pratique de créer des ministères par décret n'avait pas des inconvénients graves. C'est une prérogative du pouvoir législatif. » Il ajoutait: « En Europe, il n'y a pas un chef d'Etat qui prendrait sur lui de créer un seul ministère par simple décret. » Et il citait l'exemple même de la Prusse.

M. Ribot vota pourtant les crédits. M. Louis Andrieux se déclara, quant à lui, incapable d'aller plus loin que l'abstention.

Mais tout ceci n'avait été qu'escarmouches où l'esprit et l'ironie avaient été employés tour à tour. Le débat devint sérieux quand, à l'article 4, M. Aristide Jobert demanda, par amendement, le rétablissement du ministère de l'Agriculture.

Du coup, M. Aristide Briand intervint, déclarant qu'il s'agissait là d'une mesure d'initiative gouvernementale.

— Si la Chambre croyait devoir suivre M. Jobert, dit-il nettement, il y aurait peut-être tout à l'heure un ministère de plus, mais il n'y aurait pas le gouvernement qui siège actuellement sur ces bancs!

C'était la question de confiance. M. Jobert exultait comme s'il n'avait jamais été à pareille fête. Jaloux de ses lauriers, M. Tarmel intervint pour appuyer l'amendement. M. Pierre-Etienne Faudin, porte-parole de l'opposition, revendiqua ensuite pour les Chambres le droit de régler la répartition du ministère; en dernier lieu, M. Fernand David, président de la commission de l'agriculture, déclara fâcheuse et inopportune la suppression de ce département ministériel.

Sur une réplique énergique du président du Conseil, qui souligna encore la portée politique de l'amendement, on passa au vote. Le rétablissement du ministère de l'Agriculture repoussa par 389 voix contre 132, l'ensemble du projet fut voté par 330 voix contre 13.

Aujourd'hui, interpellation sur l'affaire des carbures.

Léopold BLOND.

LES CONTES D'EXCELSIOR

PHRYNÉ

On jugeait ce jour-là, aux assises, un Anglais, du nom de John Baker, celui-là même qui, quelques mois auparavant, dans une vente publique, tuait le peintre Pétrus Duval, après avoir, d'un coup de poing, éventré l'une des toiles les plus célèbres du maître, la Phryné se baignant nue devant les pèlerins d'Eleusis.

L'acte d'accusation ne relatait guère que la matérialité des faits. Il rappelait que l'artiste s'était précipité sur l'homme qui venait de détruire son œuvre, pour le saisir au collet ; que celui-ci, d'un autre coup de poing — ces Anglais sont de rudes boxeurs — l'avait envoyé rouler à plusieurs mètres, et que le malheureux était tombé si fâcheusement qu'il s'était fracturé la base du crâne et mourait sur le coup. Mais, du passé de l'accusé, des mobiles qui avaient pu le pousser à commettre ce double acte de vandalisme et de violence, ni l'instruction ni l'interrogatoire, où John Baker s'était renfermé dans un mutisme hautain, ni les témoignages recueillis aux débats n'avaient rien révélé. Toutes les notabilités du monde des arts étaient bien venues porter au grand disparu l'hommage de leurs regrets et le tribut de leur admiration ; cependant, personne n'avait éclairci le mystère qui planait sur cette affaire. Et, quelle que fût la réprobation de chacun pour le forfait qui avait supprimé, en pleine gloire, l'un des peintres les plus aimés du public, on avait le sentiment très net que l'auditoire — y compris le jury — n'était pas hostile à l'accusé, et qu'il attendait, pour se prononcer, que la lumière fût faite.

Il ne devait pas attendre longtemps...

Une femme parut à la barre des témoins et, dans le prétoire, il y eut comme un frémissement qui fit onduler toutes les têtes. La souplesse de sa démarche, l'harmonie de ses formes, la pureté de ses lignes étaient telles qu'à la voir venir, on eût dit que c'était la Beauté même, la Beauté radieuse et pure qui s'était mise en marche et s'avavançait vers vous.

Après le serment d'usage, elle se tourna vers les jurés. Sa pâleur surnaturelle était le seul indice du drame qui se jouait en elle, car ses mains ne tremblaient pas, et sa voix, un peu altérée quand elle commença de parler, ne tarda pas à s'affermir :

— Messieurs, dit-elle, il y a une dizaine d'années, un avocat de X..., Jean Boulanger, épousait une jeune fille qu'il aimait. Pendant quelques mois, il put croire qu'il possédait le bonheur ; mais sa compagne ne devait pas se montrer digne de lui. Soit que, coquette, elle se laissât prendre au propre piège de sa coquetterie, soit que, romanesque, elle fût sensible aux hommages que lui prodiguait un artiste déjà célèbre, elle se lassa de l'affection sûre, tendre et honnête qu'elle trouvait à son foyer, et elle se tourna vers ce qui n'était que la brillante apparence de l'amour. Elle devint la maîtresse de Pétrus Duval, le meilleur ami de son mari. Et ce fut sous le toit conjugal qu'elle fut infidèle, dans cette même villa de la côte d'Azur où, à si peu de temps de là, elle avait passé les premiers mois de sa vie de jeune femme. Jean comprit bientôt... C'est l'honneur de certaines d'entre nous, messieurs, qu'ayant trahi la foi jurée, elles ne puissent, même au prix de leur sécurité, se résoudre à l'abominable comédie du partage. Un jour, il les surprit — il nous surprit — aux bras l'un de l'autre. Il aurait pu nous tuer, et je ne crois pas qu'il y eût eu un jury en France pour le déclarer coupable. Cependant, il ne proféra pas un mot, il ne fit pas un geste... Tragiquement, il abandonna la maison du malheur. Le divorce intervint, mais telle fut la grandeur d'âme de cet homme qu'il fit prononcer le jugement contre lui. Il ne voulait pas que la boue de cette histoire rejaillît sur celle qui avait porté son nom. Puis, ayant réalisé sa fortune, il alla se cacher au loin pour souffrir. Français, mais né d'une mère Anglaise, il parlait indifféremment les deux langues et se réfugia à Londres, où il devint John Baker, ce qui est la traduction littérale de son nom. Mais il n'était pas, hélas, de ceux qui, lorsqu'elle a été brisée, peuvent essayer de refaire leur vie.

Quant à moi, messieurs, et je crois que je puis dire cela sans manquer à la mémoire d'un mort, Pétrus Duval me souffrit encore quelques semaines auprès de lui, puis, prenant sans doute à son compte le système du héros des « Liaisons dangereuses », il me fit comprendre qu'il m'avait prise avec plaisir, qu'il me quitterait sans regret, qu'ainsi allait le monde, et que ce n'était pas sa faute. Il était appelé vers d'autres triomphes, d'autres succès, d'autres conquêtes. Peut-être aussi pensait-il qu'il avait assez fait pour moi, en fixant mes traits sur la toile, d'une manière immortelle. Phryné date, en effet, de cette époque, cette Phryné, cause du drame qui trouve ici son épilogue, et que Pétrus Duval vendit, au mépris de la parole qu'il m'avait donnée, car il avait juré de la garder pour nous deux seuls, comme un gage de notre jeune amour ; et c'était à cette condition formelle que j'avais consenti à poser. Ce passé, messieurs, je savais que la défense ne l'invoquerait pas, et j'avais des raisons de croire que le ministère public n'en pouvait ou n'en voulait rien savoir. Il m'appartenait, à moi, de vous le dire...

Mon mari n'avait pas reparu en France depuis dix ans. Comment fallut-il que cette vente coïncidât avec son retour ? Ceci, messieurs, ce n'est pas la Fatalité seule qui l'a voulu... Et maintenant, vous reconstituez le drame. Jean entre dans cette salle, en quête d'œuvres d'art. Tout à coup, il voit, livrée en pâture aux regards du public, celle qui a été sa femme et qu'il a tant aimée. Et au même moment, dans le champ de sa vision, apparaît Pétrus, le beau Pétrus, l'œillet à la boutonnière, le torse cambré sous le gilet blanc, Pétrus toujours jeune, plastronnant et papillonnant au milieu d'un essaim de jolies femmes. Alors, Jean s'avance. D'un coup de poing, il fait voler en morceaux la toile sacrilège, d'un coup de ses poings terribles qu'il a entraînés si longtemps en Angleterre, au cours des assauts qui, seuls pouvaient calmer ses nerfs malades... Pétrus s'élançait sur lui, mais, une seconde fois, le poing justicier s'abat...

C'est qu'il ne faut pas tenter le destin. Il ne faut pas vouloir, pour soi, toutes les ivresses au hant de tous les sommets, et laisser aux autres toutes les douleurs au fond de tous les abîmes, car c'est folie, et il y a plus de deux mille ans, on disait, à Rome, que Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre...

Messieurs, j'ai fini. Je n'ai pas voulu plaider une cause qui se défend d'elle-même. Vous me permettrez seulement de dire ici, devant tous, au grand honnête homme que vous acquitterez tout à l'heure, que, dix ans de ma vie, j'ai attendu son pardon, et que s'il m'en jugeait digne, je serais trop fière de reprendre ma place à ses côtés.

L'accusé sanglotait... Quelques heures après, il était acquitté, à l'unanimité.

Jacques CESANNE.

SERAIT-CE LE DÉGEL ?

Hier après-midi, le thermomètre s'est élevé jusqu'à + 2 degrés. Serait-ce la fin de la période de froid rigoureux que nous subissons depuis de si longs jours ?

Les prévisions du Bureau central météorologique tendent à confirmer cet espoir. Dans la région parisienne, un temps généralement beau est probable. Nous aurons sans doute des journées légèrement ensoleillées et, hélas ! quelque peu de brume. L'adoucissement de la température ne se produira que progressivement, mais les nuits et les matinées continueront d'être très froides.

Les signes précurseurs du dégel qui se sont manifestés hier ne progresseront que très lentement. La Seine chargée des glaçons, de moins en moins nombreux. On signale aussi de légers symptômes de dégel dans le bras de la Monnaie.

Ailleurs, la crise continue. On signale de fortes chutes de neige dans le Midi.

La circulation sur les routes est rendue très difficile ; d'autre part, les trains subissent de grands retards et les communications par voie ferrée se trouvent, en certains endroits, complètement désorganisées.

Les trains sont bloqués sur les lignes du Pouzin à Privas, de La Voulte-sur-Rhône à Dunières, de Dunières à Yssingeaux. La voie est obstruée entre Saint-Julien-Boutières et Tence.

Dans l'Isère, la circulation des trains sur la ligne de Froges est interrompue.

A Grenoble, des usines ont dû fermer leurs portes jusqu'au dégel. Il y a un pied de nouvelle neige, et pas de charbon.

A Aix-les-Bains, la neige tombe également depuis vingt-quatre heures sans arrêt ; les écoles n'ont plus de combustible.

ÉCONOMISONS !

Désormais, les grands magasins fermeront à 17 h. 45.

La fermeture complète des grands magasins à 18 heures du soir a été décidée hier matin par M. Herriot. Cette mesure a été prise après un échange de vues entre le ministre du Ravitaillement et les représentants du Bon Marché, du Louvre, de la Samaritaine, du Gagne-Petit, du Printemps, des Galeries Lafayette, de Pygmalion, etc.

Il a été convenu que ces magasins, ainsi que les bazars, fermeraient leurs portes à leur clientèle à 17 h. 45, de façon à pouvoir être définitivement fermés à 18 heures.

La Chambre syndicale de la Nouveauté s'est engagée à demander à tous ses adhérents de se conformer à cet engagement.

Il est bien entendu que cette mesure sera rapportée dès que la lumière du jour pourra permettre aux magasins de se passer de lumière artificielle.

Les établissements de bains insistent pour qu'on les ferme

Parmi les mesures restrictives envisagées par le gouvernement, figure la fermeture des établissements de bains.

M. Maureix, secrétaire du syndicat des propriétaires des établissements de bains, a déclaré à ce sujet que, par suite du manque de charbon, plusieurs établissements, et non des moindres, ont dû fermer soit complètement, soit plusieurs jours par semaine. Il a ajouté : « Dans l'intérêt général comme dans notre intérêt propre — c'est le terme même qu'a employé M. Maureix — nous souhaitons que le gouvernement nous contraigne à la fermeture. »

Plus de sucre à discrétion, mais on pourra utiliser la saccharine en certains cas

Plus de 30 départements procéderont, à dater du 15 février, à la répartition du sucre au moyen de carnets. Cette mesure sera étendue aux autres départements, au plus tard pour le 1^{er} mars.

Le comité central de répartition des sucres a décidé que ce mode peut seul donner des résultats pratiques et empêcher le gaspillage et les accaparements.

Les malades et les enfants auront droit à une ration supplémentaire. Les familles qui ont des prisonniers de guerre en Allemagne obtiendront aussi les quantités nécessaires à leurs envois.

Le comité central de répartition des sucres, qui s'est réuni hier, a émis un avis favorable à l'utilisation de la saccharine pour la fabrication des produits qui ont une valeur alimentaire par eux-mêmes ; il n'est pas question, bien entendu, des produits qui tirent du sucre même leurs principales qualités nutritives.

Notre pain sera rassis

Le gouvernement se propose de demander à la Chambre d'autoriser l'addition de 15 0/0 de maïs, seigle ou orge à la farine ordinaire entrant dans la fabrication du pain. Le projet prévoit également la suppression du travail de nuit dans les fournils ou tout au moins l'interdiction de la vente du pain frais.

De grands efforts seront faits, d'autre part, pour que la main-d'œuvre agricole soit augmentée, notamment par l'emploi des prisonniers de guerre, et que la production du blé soit portée à son maximum.

EMPORTÉS PAR UNE AVALANCHE

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE, 8 février. — Le curé et le vicaire de Valloires ont été emportés par une avalanche de neige, comme ils se rendaient hier matin à Albanne. Ils sont tombés dans les gorges de la Vallée, où ils ont trouvé la mort.

LAIT CONDENSÉ	FARINE LACTÉE
NESTLÉ	
En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes	LA MARQUE PRÉFÉRÉE

BLOC-NOTES

LES COURS

— Le Pape a reçu mardi, en audience privée, le général et Mme Lebon.

— LL. MM. la reine des Pays-Bas et la reine-mère viennent d'acquiescer à l'exposition de La Haye deux tapis exécutés par les mutilés de l'école de rééducation installée au lycée Carnot par l'œuvre « l'Art et la Femme ».

CERCLES

— Ont été admis comme membres permanents au Cercle de l'Union artistique : M. Berlin-Mouroi, présenté par MM. Eugène Weiss et E. La Bonnardière ; à titre temporaire, M. James H. Hyde, présenté par MM. Walter Gay et Henri-Robert.

BIENFAISANCE

— La première liste de dons faits au Comité d'Assistance à la Croix-Rouge roumaine dépasse 100.000 francs. Les souscriptions peuvent être versées au siège de l'œuvre, 144, Champs-Élysées, ou envoyées par chèques ou mandats à Mme Lahovary, présidente.

— La vente de charité du « Chantier » aura lieu mercredi prochain.

MARIAGES

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Louise de Sèze, fille du général vicomte de Sèze et de la vicomtesse, née Mohrenheim, avec le sous-lieutenant Claude d'Elbée, des tirailleurs marocains, décoré de la croix de guerre, fils du lieutenant-colonel marquis d'Elbée et de la marquise, née Hoskier.

— Le nom de Mohrenheim ne manquera pas d'évoquer le souvenir de l'ambassadeur qui, jadis, conclut l'alliance russe. — Au milieu d'une nombreuse assistance a été béni ces jours-ci, à Madrid, le mariage de Mlle de Queros, fille du marquis et de la marquise de Arguelles, avec M. Juan de Nardis.

NAISSANCES

— Mme Xavier Colaneri, femme de l'aide-major, a mis au monde un fils : Philippe.

DEUILS

Hier ont été célébrées les obsèques d'André Avèze.

De très nombreux amis, parmi lesquels des notabilités des lettres, du théâtre et de la presse, la direction, la rédaction, l'administration et la composition d'Excelsior, ont tenu à accompagner jusqu'à sa dernière demeure notre regretté collaborateur.

Au cimetière du Père-Lachaise, M. Armand Schiller, au nom de l'Association des Secrétaires de Rédaction et de la Société des Gens de Lettres, et M. Emile Combe, au nom de l'Association des Journalistes parlementaires, ont fixé en mots émus le portrait du parfait écrivain et de l'irréprochable journaliste que fut André Avèze.

Le dernier adieu fut prononcé sur la tombe par un pasteur, parent du défunt.

Hier, à midi, ont été célébrées, au temple du Saint-Esprit, rue Roquépine, les obsèques de Mme Léon Say, veuve du membre de l'Institut, ancien ministre des Finances, ambassadeur de France.

Le deuil était conduit par M. Armand Bapst et ses enfants, neveu et petits-neveux de la défunte, et M. Philippe Patinot, fils du regretté directeur du Journal des Débats, son petit-neveu.

Remarqué dans la nombreuse assistance : MM. Paul Deschanel, Alexandre Ribot, comte d'Haussonville, membres de l'Académie française ; André Liasse, Charles Richet, membres de l'Institut ; Jules Cambon, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères ; Mgr de Vilers, abbé Larnaudie ; MM. de Witt, Jules Dietz, Lambert de Cléry, duc de Montebello, E. de Nalèche, G. Pallain, comte Adrien de Montebello, Ernest Picard, Camille Sée, marquise de Montebello, Mme Hope Veré, baronne James de Rothschild, M. G. Lefèvre-Pontalis, baron Davilliers, etc.

Après la cérémonie religieuse, le corps est resté déposé dans les caveaux du temple.

HOTEL de PARIS à MONTE-CARLO RÉPUTATION MONDIALE

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 9 FÉVRIER 1917

35

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

VI

Dans les serres de la harpie

On croisait aussi de nombreuses batteries de réserve, des files de canons couleur de poussière, des régiments de caissons bondés d'obus : tout le parc d'une armée. Et tout le service de ravitaillement s'avancant enfin sur la route de France. Une cohue inimmuable, une véritable horde de soldats du « lansturm » grouillait autour de ces pièces, de ces caissons, de ces fourgons, de ces camions...

La « Mercédès » du major Weimer qui s'avancait en sens contraire avait peine à se faire place, malgré les cris et les appels du feldwebel.

Cependant Joris disait à Germaine :

— Quelle armée ! grand Dieu ! Je me demande comment les Anglais et les Français pourront tenir tête à tous ces gens-là...

— Laisse donc ! répondait la fillette qui commençait à se remettre de ses émotions violentes et que la curiosité d'un spectacle nouveau captivait en dépit de son chagrin. Laisse donc, Joris ! Les Français et les Anglais ont encore bien plus de canons, de caissons et de voitures... Ils tueront tous les Boches. Oui ! Et nous serons délivrés. Nous re-

Nous apprenons la mort : A Rome, du cardinal Falconio, préfet de la congrégation des religieux, qui avait représenté autrefois le Saint-Siège à Washington ;

De Mme de Vissac, sœur de M. Aymé, juge de paix du dix-huitième arrondissement, et de M. Aymé, conseiller à la cour ;

Du docteur Louis Dubois, médecin auxiliaire, mort pour la France, âgé de vingt et un ans.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléph. Central 52-11. Bureaux, 9 à 6 h. ; dim. et fêtes, 11 à 12, 5 à 6 h. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

LES THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Quand je suis arrivé à la Comédie-Française — après avoir accompagné au cimetière la dépouille mortelle de notre collaborateur et ami André Avèze — il était trois heures et demie et le rideau venait de descendre sur le dernier acte de l'Ecole des Femmes. J'ai assisté à la représentation de la Critique, qui a obtenu un vif succès manifesté par trois chaleureux rappels.

Il est vraiment délicieux cet acte où Molière répond, avec son esprit subtil et son vigoureux bon sens, aux médisances des précieuses qui, pour être Parisiennes, n'en restaient pas moins ridicules, aux arguments des auteurs jaloux et aux sottises protestations des petits marquis. Voilà de la belle et bonne polémique, et la Critique de l'Ecole des Femmes pourrait s'appeler aussi l'Ecole des Critiques !

Je m'élevais, l'autre jour, contre le seul point faible du plaidoyer de Dorante : sa partialité, — celle de Molière, par conséquent, — en faveur de la comédie. Je demandais que l'on ne fit aucune différence entre les chefs-d'œuvre tragiques et comiques ; or, jeudi dernier, tandis qu'Arnolphe énumérait avec amertume tout ce qu'il avait fait, en vain, hélas ! pour l'ingrate Agnès, un vers de Bajazet surgissait, soudain, dans mon esprit :

Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?

Ainsi Roxane répondait à Arnolphe ; la plainte douloureuse du personnage de Molière trouvait un écho dans le cœur meurtri d'une création de Racine !

L'interprétation de la Critique est, je le répète, excellente. La pièce, mise en scène avec infiniment de tact et de goût, est jouée, parlée sur ce ton de bonne compagnie qui caractérise les belles interprétations de la Maison. Mais pourquoi Numa pratique-t-il des coupures dans le rôle de Dorante ? Pourquoi supprime-t-il le court récit de la ridicule aventure de ce marquis assis sur les bancs du théâtre et invectivant avec rage le parterre trop séduit, à son gré, par les plaisantes beautés de la pièce ?

Emile MAS.

« LA CHATELAINE » A LA GAITE

En reprenant hier à la Gaîté les quatre actes de la Châtelaine, M. Lucien Guitry a pu se sentir rajeuni de quinze années. C'est, en effet, avec cette comédie charmante et substantielle de M. Alfred Capus qu'il inaugura, en 1902, sa direction de la Renaissance.

Les Parisiens, qui n'avaient pas oublié la pièce, se

tourneront tous deux chez ma maman Madeleine, à Paris, tu verras !...

En attendant l'auto les conduisait chez Charlotte Weimer, la sœur et l'âme damnée du major.

La route ne devint réellement libre qu'au bout de dix kilomètres. Le chauffeur put alors accélérer son allure et lancer sa voiture à quatre-vingts à l'heure.

Le crépuscule toutefois envahissait le ciel et estompait les formes des choses quand les voyageurs atteignirent Liège, et que leur voiture s'arrêta devant la maison désignée par Weimer.

— Descendez et suivez-moi, dit le feldwebel aux enfants.

Le ton n'admettait pas de réplique. Joris et Germaine en se tenant par la main suivirent le sous-officier dans l'escalier sombre...

Au deuxième étage, Heinrich Müller s'arrêta devant une porte et sonna.

Une servante au profil pointu et aux yeux sournois vint ouvrir...

— Madame Charlotte Weimer ? demanda le feldwebel.

— C'est ici !... Mais qu'est-ce que vous lui voulez, à madame ?

— Lui parler de la part du major Weimer.

— C'est bon. Entrez.

Elle s'effaça, laissa passer le sous-officier et les enfants, les introduisit dans un petit salon meublé sans goût et courut prévenir sa maîtresse.

Deux minutes après Charlotte arrivait.

Heinrich Müller avait cru devoir réunir les talons et faire le salut militaire.

Mais déjà, reconnaissant Germaine, Charlotte s'écriait avec une joie méchante :

— Ah ! Je vous retrouve enfin, petite misérable... Vous retombez enfin sous ma direction et sous ma férule... Je vous tiens et je vous garderai maintenant, soyez-en certaine. Je vous promets que vous paierez cher votre fuite et que je vous ferai passer désormais l'envie de recommencer.

Ayantamieto de Madrid

LE CHARBON

CRÉATION DE NOUVEAUX ABRIS

De nouveaux abris ont été ouverts, dans la journée d'hier, au 90 de la rue du Chemin-Vert, dans le 11^e arrondissement, et rue Pouchet, dans le 17^e. La répartition aux détaillants s'est effectuée, comme de coutume, à la caserne Napoléon, où 300 bons ont été délivrés au cours de la journée.

sont laissés aller aussi à la douceur de croire qu'ils avaient rajeuni d'autant, et c'est dans une atmosphère de souvenirs déjà vieux qu'évolua André Jossan. Ce type de viveur qui reconstruit par le travail ce que le plaisir a dissipé, Lucien Guitry le campe avec l'énergie et la grâce, l'habileté et la force qui lui sont particulières. On a tout dit sur l'équilibre d'un jeu où il n'est pas une valeur qui ne se détache naturellement, pas une nuance qui ne soit à sa place, pas un geste qui n'ait sa pleine signification, et nous devons nous borner à constater une fois de plus le succès obtenu par ces moyens parfaitement sobres et cet art seulement attaché à donner l'impression de la vie. Mlle Beylat réalise, auprès de M. Lucien Guitry, le personnage très émouvant de Thérèse de Rive. Mme Rosa Bruck, Mmes Andrée Sylvane et Regina Camier, MM. Joffre, Numès, Max Barbier, Oudard et Prévost se partagent les autres rôles. — P. B.

A l'Odéon. — Les spectacles auront lieu dorénavant dans l'ordre suivant :

Jeudi, représentation en matinée seulement. Samedi, deux représentations, matinée et soirée. Dimanche, deux représentations, matinée et soirée. Lundi, mardi, mercredi et vendredi, relâche.

Demain samedi, en matinée, à 1 h. 1/2, la Vie de bohème ; en soirée, à 7 h. 3/4, On ne badine pas avec l'amour, partition inédite de Camille Saint-Saëns.

Dimanche, matinée à 2 heures, la Famille Benoiton.

En raison du nouveau décret ministériel, les théâtres, concerts et cinémas feront relâche ce soir.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — La Direction informe le public que, conformément aux nouveaux règlements sur la fermeture des spectacles, la présentation officielle du film : l'Œuvre de la France au Maroc, qui devait avoir lieu le samedi 10 courant, en matinée, sous les auspices des services de la propagande, est reportée au jeudi 15 février, à 14 h. 30 précises.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui vendredi 9 février, à 2 h. 1/2 : la Défense de l'enfant, conférence par M. le professeur Courmont.

A l'Université des « Annales ». — M. Etienne Lamy, qui devait faire, le samedi 10 février, une conférence à l'Université des Annales, ne la fera pas et sera remplacé par M. Fonson, dont le titre de la conférence sera : Ce que j'ai vu quand les Allemands sont entrés à Bruxelles. Samedi 10 février, à 2 h. 1/2.

Dimanche 11 février, à 2 h. 1/2, M. Marcel Magna, professeur suppléant au Conservatoire des Arts et Métiers, mobilisé comme lieutenant d'état-major aux armées, fera une conférence dans le grand amphithéâtre avec projections électriques, sur : l'Avenir de nos industries d'art après la guerre.

Comme Germaine baissait le nez en pleurant silencieusement, sans oser répondre, mais sans quitter la main de Joris, Charlotte demanda au sous-officier :

— Qu'est-ce que c'est que ce petit gargon-là ?

Heinrich Müller, resté dans l'attitude militaire, la main à la visière de son casque, raide immobile, articula en rougissant :

— Je suppose que c'est le frère de la demoiselle...

— Que dites-vous là ! s'écria l'espionne. Germaine n'a pas de frère. Elle est fille unique, heureusement.

— Alors, je ne sais pas.

— Vous ne savez pas pourquoi vous m'avez amené ce jeune gargon ?

Le feldwebel pâlit, puis rougit, sans changer d'attitude, avant de prononcer :

— De la part du major Weimer.

— Vous prétendez que ce petit gargon m'est envoyé par mon frère ?

— Oui ! par le major Weimer.

— Vous en êtes certain ?

— Oui ! Le major a dit : « Conduis bien vite ces enfants à Liège, chez Mme Charlotte Weimer. »

Ce disant, le feldwebel pensait :

— Puisque j'ai fait la gaffe, autant l'avaler à fond et soutenir mordicus que je ne me suis pas trompé.

La sœur de Weimer pensait de son côté :

— Puisque mon frère m'envoie cet enfant avec Germaine, c'est évidemment pour que je le garde. Il a comme toujours ses raisons. Il n'agit pas à la légère... D'ailleurs, pour être absolument fixée, je n'ai qu'à lui écrire...

Et elle conclut en disant au sous-officier :

— Attendez cinq minutes. Je vais vous remettre une lettre pour le major. Je saurai ainsi à quoi m'en tenir.

Elle sonna sa servante, lui commanda d'emmener les enfants ; Heinrich Müller attendit.

TRIBUNAUX

Héroïnes par amour

D'aucuns prétendent que l'aventure est invraisemblable. Mais elle est réelle ! Voici la curieuse odyssée des deux jeunes femmes qui comparaissent hier devant la huitième chambre correctionnelle.

Grâce à l'uniforme des zouaves qu'elles avaient revêtu, Anna Rennucci et Marie-Louise Dorel étaient arrêtées à la gare de Lyon pour avoir voyagé sans billet. Toutes deux portaient illégalement le costume respecté des Dames de la Croix-Rouge. Anna Rennucci avait même arboré, sous la blouse de l'infirmière, sans doute en souvenir de la blessure qu'elle avait reçue, la croix de guerre avec la plus modeste étoile.

Elles expliquèrent qu'elles avaient pris cet uniforme pour gagner plus facilement la zone des armées. Mlle Thérèse Mercier, qui présentait leur défense, sollicita l'indulgence des juges en évoquant magnifiquement l'odyssée des jeunes femmes, qui, par amour, furent quelque peu des héroïnes.

Le tribunal ne se laissa pas séduire par l'éloquence du défenseur et infligea à chacune des fausses infirmières trois mois de prison et 50 francs d'amende.

Valet de chambre collectionneur

Après le départ de son valet de chambre, Florencio Fernandès, un riche Espagnol, M. de Vasconcellos, constatait la disparition d'un certain nombre de bibelots d'art représentant une valeur de plus de 6.000 fr.

Florencio Fernandès fut arrêté à la gare d'Orsay au moment où il se préparait à regagner l'Espagne. L'ancien valet de chambre était accompagné de nombreuses malles qui renfermaient une grande quantité d'objets d'art et de bijoux anciens dérobés à M. de Vasconcellos et à son précédent maître, le prince Louis de Bourbon, cousin du roi d'Espagne.

Hier, après plaidoirie de M^e de Renzi, la dixième chambre correctionnelle a condamné le domestique collectionneur à trois ans d'emprisonnement.

Vols à la Blanchisserie de Grenelle

Une douzaine d'employés de la Blanchisserie de Grenelle avaient été arrêtés pour avoir détourné pour plus de 12.000 francs de linge au préjudice de cet établissement.

Tous comparaissent, hier, devant la huitième chambre correctionnelle, inculpés d'abus de confiance.

La principale coupable, Léonie Ferrey, a été condamnée à dix-huit mois de prison. Les autres se sont vu infliger de un mois à huit mois de la même peine ; toutefois, la plupart ont obtenu le bénéfice de la loi de sursis.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

FAITS DIVERS

Le feu chez M. Millerand. — Un commencement d'incendie s'est déclaré, hier matin, vers 10 heures, dans le cabinet de travail de M. Millerand, ancien ministre, 2, avenue de Villars, au rez-de-chaussée.

Le feu, qui avait pris naissance dans une cheminée, a gagné les objets garnissant la pièce, détruisant tapis, tentures et endommageant les meubles.

L'intervention rapide des pompiers a empêché le feu de se communiquer aux appartements.

Victimes du froid. — Hier matin, à 9 heures, une femme inconnue, paraissant âgée de trente-cinq ans environ, blonde, portant un filet à provisions, a été frappée de congestion, boulevard Rochechouart. Elle est décédée à l'hôpital Lariboisière.

Vers 9 h. 1/2 du matin, en face du numéro 7 de la rue Charlot, M. Maurice Piquant, âgé de vingt-cinq ans, réformé de la guerre, demeurant 6, passage Basfroi, s'est affaissé sur le trottoir, atteint de congestion. Il a été transporté, dans un état grave, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

ÉPARGNEZ le 1/3

de votre COMBUSTIBLE
en employant l'OXYCARBONE

qui donne une combustion complète
réduit la production des mâchefer
détruit les mauvaises odeurs.
Quantité pour 1.000 kilogr. de combustible, 3 fr. 50 (co
u. gare. Écrire Jos. MARCHAL, 94, r. St-Lazare, Paris.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

**MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine**

**PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES,
VENTE EN GROS : 8, R. de Vienne, Paris.

La Bourse de Paris

DU 8 FÉVRIER 1917

On a un peu plus travaillé que la veille sur certaines valeurs, au parquet notamment, où les cours continuent à témoigner de grande fermeté. Les dispositions restent plus calmes en coulisse, mais toujours soutenues.

Nos rentes se retrouvent, le 3 1/2 à 82,25, le 5 1/2 à 87,60. Parmi les fonds étrangers, nouvelle avance de l'Extérieure à 100 ; Russes peu ou pas modifiés.

Dans le compartiment des établissements de crédit, on a traité le Lyonnais à 1.200, comme hier.

Du côté des grands Chemins français, le Nord s'améliore à 1.350 ; Orléans, 1.115 ; Ouest, 698 ; Est, 750.

Aucun changement sur les lignes espagnoles, c'est-à-dire que le Nord-Espagne se traite à 421, le Saragossino au même cours.

En cuprifères, le Rio s'améliore à 1.755.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70 ; Suisse, 117 ; Amsterdam, 237 1/2 ; Pétersbourg, 168 1/2 ; New-York, 553 1/2 ; Italie, 81 ; Barcelone, 618 1/2.

Carburateur ZÉNITH

Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillet, LYON

Direction à PARIS : 15, rue du Débarcadère

Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DE LAOIT, GENEVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluamard.

SAUVEZ vos CHEVEUX Par le PÉTROLE HAHN

En vente dans le Monde entier

F. VIBERT, Fabricant, LYON

Produit Français

La belle Allemande écrivait avec une extrême rapidité, en style bref, sec et froid, comme son caractère. Sa lettre disait en substance :

« Je te remercie de m'avoir envoyé Germaine » et te félicite d'avoir pu la retrouver. Tu peux être assuré que je saurai la mater et la corriger si bien qu'elle ne s'échappera plus. Mais que signifie ce petit garçon qui accompagnait ta fille et que le sous-officier avait ordre d'amener aussi chez moi ?

« Cet enfant m'a paru lourd, grossier et sauvage. Donne-moi, je te prie, quelques explications à son sujet. Dis-moi quel sort je dois lui réserver. » Elle ajoutait plus loin :

« Avec beaucoup d'autres compatriotes qui sont venus s'installer ici à la suite de nos armées victorieuses, je m'occupe à soigner les blessés. Je parle, naturellement, des blessés allemands... car les Français je n'en ai cure... Ils peuvent tous mourir... Je ne lèverais pas un doigt pour leur porter secours. »

Elle terminait enfin :

« Malgré tout je ne me plains pas à Liège. Je m'y trouve encore trop près de la France, par conséquent trop près des gens qui peuvent avoir intérêt à nous surveiller et à nous poursuivre pour nous reprendre notre otage, pour nous ravir ta fille... »

« Si tu veux bien m'y autoriser, je ne séjournerai désormais plus longtemps dans ce pays. J'irai me fixer dans notre chère patrie, de préférence à Berlin. Là du moins je n'aurai plus rien à craindre et je vivrai tranquille en attendant le jour du triomphe de nos armes sur tous nos ennemis. »

En réalité, Charlotte visait deux buts : demander des instructions à son frère au sujet de Joris, et lui faire part de son désir de se retirer à Berlin.

Elle revint, sa lettre cachetée à la main, retrouver le feldwebel :

— Voici, lui dit-elle, la lettre que, sitôt rentré à

votre poste, vous remettrez de ma part au major Weimer.

— A vos ordres, madame.

— Allez donc ! et faites diligence.

— A vos ordres !

Il exécuta un savant demi-tour par principe, salua militairement, et sortit avec dignité.

Mais sur le palier, sitôt la porte fermée, il s'arrêta, se gratta l'oreille et réfléchit :

— Si je remets cette lettre au major, je suis flambé. Il saura que j'ai gaffé et je n'éviterai pas une punition sévère... Si je ne la remets pas, le major, qui ne saura pas que sa sœur lui a écrit, me laissera parfaitement tranquille, du moins pendant un certain temps... Pendant ce temps-là, il peut être tué, moi aussi. Alors !...

Alors, le feldwebel remonta dans son auto et donna au chauffeur l'ordre de démarrer.

Mais sa résolution faiblissait — non pas qu'il eût craint de commettre une vilaine action en déchirant la lettre — il n'était pas à une mauvaise action près — mais l'esprit de discipline, la servilité étaient si puissants en lui qu'il décida, dût-il en pâtir, de donner la lettre. D'ailleurs, il avait une explication toute prête : Joris et Germaine lui auraient affirmé être frère et sœur.

VII

Deux petits cœurs

L'hôpital de Liège contenait une centaine de blessés boches et une vingtaine seulement de blessés français.

Mais ceux-ci étaient, si je puis dire, des blessés de choix, étant donné que tous portaient sur leur uniforme des galons d'officier.

Nous savons déjà que le personnel médical et infirmier de l'établissement se composait exclusivement d'Allemands.

Nous savons aussi que Charlotte Weimer s'était engagée comme infirmière dans ce personnel.

Elle trompait ainsi l'ennui des longues journées d'attente, des jours qui la séparaient du retour de son frère avec les armées germaniques victorieuses.

Ce ne fut qu'après l'arrivée de Germaine qu'on la vit fréquenter moins assidûment l'hôpital.

Ne fallait-il pas qu'elle s'astreignît à surveiller et à corriger l'enfant de son frère, de même qu'à régenter ce petit Joris qui, sans rime ni raison, lui était tombé du ciel ?

Car elle ignorait encore pourquoi ce petit garçon lui avait été envoyé. Son frère, chose bizarre, n'avait pas cru devoir répondre à sa lettre, et elle ne savait pas à quel motif attribuer ce silence, à quelle raison d'ordre supérieur.

Car Otto Weimer réglait toujours sa conduite sur des considérations d'ordre supérieur.

Elle était donc restée à Liège sans oser de nouveau lui écrire.

Les événements s'étaient succédés. Les armées allemandes, battues sur les rives de la Marne, avaient dû prendre des positions stratégiques de repli.

Après les jours glorieux et brûlants de l'été, étaient venues les heures tristes et sombres de l'automne.

En dépit des communiqués vantards de l'agence Wolff et des mensonges des journaux officiels, l'espionne devinait que le kaiser était maintenant tenu en échec...

Après l'échec de la Marne, l'échec de Nancy, puis l'échec de l'Yser, où la fleur de la jeunesse allemande s'était sacrifiée en de sanglantes hécatombes, sans parvenir à rompre et à percer le front ennemi.

Les gazettes neutres, en dépit de l'argent répandu, commençaient aussi à tourner casaque, à prophétiser le succès, sinon rapide, du moins probable et possible des Alliés.

(A suivre.)

Le duc d'Aoste a reçu la croix de guerre des mains du général Nivelle



C'EST AU VAINQUEUR DE GORIZIA (X) QUE LE GÉNÉRALISSIME A REMIS LA PREMIÈRE DÉCORATION

Après avoir passé en revue les troupes rassemblées à Castelnuovo, le généralissime a distribué les décorations envoyées aux soldats italiens par le gouvernement français.

La première croix de guerre a été pour le duc d'Aoste, commandant la 3^e armée. Le moment où le général Nivelle la lui accrocha sur la poitrine fut particulièrement émouvant.

Un groupe de survivants du transport « Amiral-Magon » à bord du navire sauveteur



HABILLES EN PARTIE PAR LES GENS DU BORD, LES RESCAPÉS SONT MOITIÉ SOLDATS ET MOITIÉ MARINS

C'est le 25 janvier que le transport de troupes « Amiral-Magon » fut coulé par un sous-marin en vue des côtes de Grèce. Très peu d'hommes périrent. Les survivants furent

recueillis à bord des bâtiments de l'armée navale. En voici un groupe. La plupart des soldats portent des vareuses et des coiffures qui leur ont été prêtées par les marins.